



Avril 2001

Une journée à Niagara

Mark TWAIN

Les chutes du Niagara sont un lieu de villégiature fort plaisant. Les hôtels y sont excellents et les prix n'y ont rien d'exorbitant. Les possibilités de pêche y sont les meilleures dans le pays, et sans rivales nulle part ailleurs. Car en d'autres lieux, il existe dans les rivières des coins beaucoup plus propices que d'autres; mais à Niagara tous les coins se valent, pour la simple raison que le poisson ne mord nulle part. Il ne sert donc à rien d'aller pêcher à cinq milles de chez vous quand vous pouvez être certain d'être tout aussi peu chanceux plus près. Le public n'a encore jamais été convenablement informé de cet état de choses.

Il fait frais en été. À pied ou en calèche, les promenades sont toutes plaisantes, et aucune n'est fatigante. Quand vous vous mettez en route pour «faire» les chutes, il vous faut d'abord parcourir un mille et déboursier une petite somme pour avoir le privilège de contempler du bord d'un précipice la section la plus étroite du fleuve Niagara. Il serait aussi séduisant de dévaler en toboggan une colline au bas de laquelle vous attendraient le mugissement et l'écume des eaux déchaînées. Par un escalier vous pourrez descendre cent cinquante pieds plus bas jusqu'au bord de la chute. Après quoi, vous vous demanderez ce que vous êtes venu y faire, mais il sera trop tard.

De façon à vous donner la chair de poule, le guide vous expliquera comment il vit le petit steamer *Maid of the Mist* emporté dans les affreux rapides, comment une

première roue à aubes disparut dans les tourbillons furieux, puis la seconde, comment les cheminées passèrent par-dessus bord, à quel moment les planches du pont se brisèrent et se disloquèrent, comment il parvint enfin au terme de son voyage, après avoir réussi cet extraordinaire exploit de couvrir dix-sept milles en six minutes, à moins, je ne m'en souviens plus vraiment, que ce ne fussent six milles en dix-sept minutes. Mais de toute façon c'était tout à fait extraordinaire. Le ticket d'entrée vaut bien son prix, qui vous permet d'écouter le guide raconter l'histoire neuf fois de suite à des groupes différents, sans oublier un mot, ni modifier une phrase ou un geste.

Puis, vous voici conduit sur le pont suspendu, et votre infortune se partage alors entre le risque d'aller vous écraser deux cents pieds plus bas au fond du fleuve, et celui de vous faire écraser par le train dont la ligne passe juste au-dessus de votre tête. Chacune de ces éventualités est déplaisante en soi, mais leur combinaison a bel et bien de quoi vous rendre malheureux.

Du côté canadien vous côtoyez le gouffre entre de longues files de photographes postés derrière leurs appareils, et prêts à transformer en un frontispice ostentatoire vous-même, votre ambulance délabrée et cette solennelle carcasse recouverte d'une peau que l'on vous invite à appeler cheval, avec le sublime Niagara en arrière-plan réduit et subsidiaire. Il se trouve que nombre de gens ont eu l'incroyable effronterie ou la dépravation

naturelle de consentir et de se prêter à cette sorte de crime.

N'importe quel jour, grâce à ces photographes, on peut voir de majestueux portraits de papa et maman, de Johnny, de Bub et de Sis, d'un couple de cousins de province, tous souriant d'un air béat, et tous disposés dans leur carriole en des attitudes étudiées et inconfortables, tous transfigurés dans l'imbécile effroi que leur inspire le vague pressentiment de la majestueuse présence qui a l'arc-en-ciel pour visage, le tonnerre pour voix, et dont le front terrifiant se voile dans les nuages, monarque mort et oublié, qui régnait avant que l'on jugeât nécessaire de recourir à cette bâclure de reptiles mesquins pour boucher une fissure parmi les myriades que comporte l'univers, et qui régnera, des millénaires et des dizaines de millénaires, bien après que, ayant rejoint d'autres vermines de son espèce, elle sera retournée à la poussière sans mémoire.

Il n'y a réellement aucun mal à faire du Niagara un arrière-plan propice à bien mettre en lumière notre merveilleuse insignifiance, mais l'entreprise exige une vanité en quelque sorte surhumaine.

Après avoir examiné les extraordinaires chutes «en fer à cheval», et vous être assuré que vous les trouvez parfaites, vous regagnez l'Amérique par le nouveau pont suspendu, et vous suivez la berge jusqu'au point où l'on fait admirer «la caverne des vents».

Là, conformément à des indications, je retirerai tous mes vêtements pour endosser une combinaison imperméable. C'est un costume pittoresque mais dénué de beauté.

Un guide accoutré de même nous fit descendre un long escalier en colimaçon, interminablement long, qui s'obstina à tourner bien après avoir épuisé le charme de la nouveauté, et qui prit fin bien avant d'être devenu une source de plaisir. Nous nous trouvions alors bien en dessous du précipice, mais encore à une hauteur considérable par rapport au niveau du fleuve.

Nous nous aventurâmes alors sur une suite précaire de pontons constitués d'une seule planche, nos personnes préservées de l'anéantissement par une abracadabrante rambarde en bois à laquelle je me cramponnais à deux mains, non par crainte, mais parce que tel était mon bon plaisir. La descente se fit plus raide, le ponton devint encore plus précaire, et des embruns des chutes américaines se mirent à nous asperger en rideaux de plus en plus serrés, au point de nous aveugler et de nous contraindre à poursuivre notre chemin à tâtons. Surgi de derrière la cataracte, un vent furieux nous assaillit, résolu à nous arracher au ponton pour nous répandre en mille morceaux sur les rochers et dans les torrents que nous surplombions. J'émis le vœu de rentrer chez moi, mais c'était trop tard. Nous nous trouvions presque sous la monstrueuse muraille aquatique qui s'abattait en mugissant, et les paroles étaient vaines au sein d'un vacarme aussi impitoyable.

Un instant plus tard le guide avait disparu derrière le déluge, et déconcerté par le tonnerre, désespérément poussé par le vent, transpercé par les tornades de pluie, je

le suivis. Tout n'était que ténèbres.

Jamais mon tympan n'avait subi pareils assauts, ni entendu d'aussi féroces rugissements dans une telle conjugaison d'eau et de vent. Je courbai la tête, c'était comme si l'Atlantique s'abattait sur ma nuque. L'univers semblait voué à sa destruction. La pluie s'abattait avec une telle violence que je ne pouvais rien voir. Je redressai la tête, bouche ouverte, et le plus gros de la cataracte américaine s'engouffra dans ma gorge. Une gorgée de plus et j'étais perdu. Je m'aperçus alors que nous avions quitté le ponton et que nous devions faire confiance à la verticalité visqueuse des rochers. Jamais je n'avais survécu à pareille épouvante. Mais nous finîmes par nous en tirer pour réapparaître au grand jour, à un point d'où l'on pouvait contempler un univers écumeux et bouillonnant de dentelle aquatique. Quand j'en constatai l'amplitude et l'atroce persévérance, je regrettai d'en avoir fait le tour.

Le noble Peau-Rouge a toujours été mon ami de prédilection. J'adore les contes, les légendes et les romans dont il est le héros. J'adore les récits qui parlent de sa sagacité surnaturelle, de son amour de la liberté dans les montagnes et dans les bois, de sa noblesse de caractère, de son langage majestueusement métaphorique, de son amour chevaleresque pour de belles basanées, de la pompe colorée de son costume et de ses ornements. Spécialement la pompe colorée de son costume et de ses ornements. Lorsque je découvris que les boutiques des

chutes du Niagara étaient pleines de chapelets indiens, de mocassins fascinants et, tout aussi fascinantes, de figurines représentant des personnages dont les armes tenaient dans des trous percés sur leur corps ou sur leurs bras, et dont les pieds ressemblaient à des pâtes, je fus tout saisi d'émotion. Je compris que le moment était enfin venu, où j'allais me trouver face à face avec le noble Peau-Rouge.

Effectivement, la vendeuse d'une boutique m'informa que toute sa superbe collection de curiosités avait été confectionnée par les Indiens, que ces derniers étaient très nombreux du côté des chutes, qu'ils étaient avenants, et qu'on pouvait leur parler sans danger. Et d'ailleurs, en approchant du pont qui mène à Luna Island, j'avisai un noble Fils de la Forêt assis sous un arbre, diligemment occupé à fabriquer une bourse en perles de verroterie. Il portait un chapeau de feutre, des godillots, et serrait une courte pipe entre ses lèvres. C'est ainsi que le contact nocif avec notre civilisation efféminée dilue la pittoresque solennité si naturelle de l'Indien, lorsqu'il vit très loin de nous dans son habitat natal. Je m'adressai à cette relique en ces termes:

«Le Wawhoo-Wang-Wang du Whack-a-Whack est-il heureux? Le grand Tonnerre Moucheté aspire-t-il à prendre le sentier de la guerre, ou bien son coeur se satisfait-il de rêver à Orgueil de la Forêt, la vierge basanée? Le puissant Sachem languit-il de s'abreuver du sang de ses ennemis, ou bien lui suffit-il de fabriquer des

bourses de verroterie pour servir de papooses au visage pâle? Parle, sublime relique de la grandeur passée; parle, vénérable ruine!»

La relique dit:

«Si c'est-y k'sémoi, Dennis Holligan, k'tu prends pour un sale Indien, 'spèce de minable à la gueule tordue, par le cornemuseux d'Moïse, t'vas voir si j' t'étripe!

J'abandonnai le lieu.

Un peu plus tard, au voisinage de la Tour Terrapin, je trouvai une aimable ftille du peuple aborigène, portant mocassins et leggings de cuir ornés de franges et de verroterie. Elle était assise sur un banc, au milieu de ses jolies marchandises. Elle venait de tailler dans du bois un chef indien qui ressemblait très fort à une pince à linge, et elle était en train de lui percer l'abdomen afin d'y faire tenir son arc. Après une brève hésitation, je lui adressai la parole.

«La vierge sylvestre se sent-elle le coeur lourd? Tétard Souriant se sent-elle solitaire? Pleure-t-elle les feux éteints des conseils de sa race, et la gloire évanouie de ses ancêtres? Ou bien ses pensées mélancoliques rejoignent-elles les lointains terrains de chasse où s'est rendu son vaillant Engloutisseur-des-Éclairs? Pourquoi ma fille garde-t-elle le silence? A-t-elle quelque grief envers l'étranger visage-pâle? »

La vierge répondit:

«Parole! C'est-y à Biddy Malone que t'as l'culot de t'adresser? Tu la boucles, espèce de morveux, ou j'te

balance les abattis dans la cataracte!»

Une fois de plus j'abandonnai les lieux.

«Peste soit de ces Indiens! me dis-je. On m'a raconté qu'ils étaient pacifiques, mais s'il faut se fier aux apparences, ils me donnent l'impression d'être tous sur le sentier de la guerre.»

Je fis encore une, et une seule tentative de fraternisation. J'accédai à un camp où, tous rassemblés à l'ombre d'un grand arbre, ils confectionnaient colliers de coquillages et mocassins. Je leur tins le langage de l'amitié:

«Nobles Hommes Rouges, Braves, Grands Sachems, Chefs de Guerre, Squaws, Éminents Caciques, le visage-pâle du pays de Soleil couchant vous salue! Putois Bienveillant, Dévoreur de Montagnes, Tonnerre Rugissant, Brute à l'Œil de Verre, à vous tous le visage-pâle d'au-delà les grandes eaux adresse son salut! Guerre et pestilence ont amoindri vos rangs et détruit votre nation naguère si fière. Le poker, la bière seven-up, une vaine propension moderne pour le savon, ignorée de vos glorieux ancêtres, ont aplati vos bourses. Votre naïve appropriation des biens d'autrui vous a procuré des ennuis. L'innocente simplicité avec laquelle vous avez déformé la vérité a terni votre réputation auprès de l'usurpateur implacable. Votre goût du whisky, source d'ivresse, de bonheur, et de parties de tomahawk en famille, a compromis de manière irrémédiable la pittoresque pompe de votre costume, de sorte que dans la

lumière crue de ce dix-neuvième siècle, vous voici accoutrés comme la lie des faubourgs de New York. Honte à vous! Rappelez-vous vos ancêtres! Souvenez-vous de leurs hauts faits! Souvenez-vous d'Un-cas, de Jaquette Rouge, de Trou du Jour, et de Cocoricoco! Imitiez leurs exploits! Ralliez-vous à ma bannière, nobles sauvages et illustre racaille...

-Mort à l'intrus! Virez-le! Au bûcher! À la potence! À la flotte!»

Jamais je n'avais vu opération aussi expéditive. Ce fut une volée instantanée de bâtons, de briques, de poings, de paniers de verroterie et de mocassins, une seule volée où tous ces objets me frappèrent simultanément, et tous en un point différent. Une seconde plus tard, et la tribu tout entière était sur moi. On m'arracha la moitié de mes vêtements, on me brisa les quatre membres. On me fit sur le sommet du crâne une entaille qui était assez profonde pour y verser du café comme dans une soucoupe. Et pour couronner ces traitements indignes et outrageants, on me jeta dans les chutes et je me retrouvai mouillé.

A quatre-vingt-dix ou cent pieds du sommet, les restes de mon gilet de corps s'accrochèrent à un piton rocheux, et je fus presque noyé avant de pouvoir me dégager. Je finis par tomber, et ma chute prit fin dans un univers d'écume blanche au pied de la chute, dont les masses de mousse compacte ruisselaient à quelques pouces de ma tête. Bien entendu, je fus happé par le remous et j'en accomplis quarante-quatre fois le tour, tentant d'attraper

un bout de bois, et gagnant du terrain à chaque tour, c'est-à-dire à chaque demi-mille, cherchant à saisir le même buisson sur la rive à quarante-quatre reprises, pour chaque fois le rater d'un cheveu.

Finalement un homme s'approcha et vint s'asseoir tout près de ce buisson. Il porta une pipe à sa bouche, frotta une allumette, et il me suivit d'un oeil, son autre oeil surveillant l'allumette que ses deux mains tenaient à l'abri du vent.

Un coup de vent l'éteignit, et à mon passage suivant il me demanda:

«Vous auriez une allumette?

- Oui, dans mon autre gilet de corps. Je vous en prie, aidez-moi à sortir.

- Et ta sœur?»

Au tour suivant je lui demandai:

«Veuillez excuser l'apparente indiscretion d'un homme qui se noie, mais voulez-vous m'expliquer la raison de votre conduite singulière?

- Volontiers: je suis le coroner. Ne vous pressez pas à cause de moi. Je puis vous attendre. Mais si seulement j'avais une allumette.

- Prenez ma place, lui dis-je, et j'irai vous en chercher une.»

Il refusa. Ce manque de confiance de sa part instaura une certaine fraîcheur entre nous, et désormais je l'évitai. Au cas où il m'arriverait quelque chose, j'avais l'intention d'en calculer l'occurrence de manière à devenir le client du

coroner adverse, côté américain.

Un policeman finit par se présenter, et il m'arrêta sous prétexte que je faisais du tapage en hurlant aux personnes qui étaient sur le rivage de venir à mon secours. Le juge m'infligea une amende, mais je m'en tirai à mon avantage. Mon argent se trouvait avec mes pantalons, et mes pantalons se trouvaient avec les Indiens.

Je m'en sortis donc. Me voici maintenant alité dans un état fort critique. Enfin, alité, critique ou non critique.

J'ai mal partout, mais je ne puis encore dire à quel point c'est grave, car le docteur n'en a pas terminé avec son inventaire. Il rendra ses conclusions dans la soirée. Pour l'instant il juge que seize seulement de mes blessures sont fatales. Je ne m'inquiète pas pour les autres.

Quand j'eus retrouvé mes esprits j'ai demandé:

«Docteur, ces Indiens qui fabriquent des verroteries et des mocassins pour les chutes du Niagara sont une tribu terriblement féroce. D'où viennent-ils donc?

-De Limerick, mon petit.»